

Les yeux fertiles

Numéro 115, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (115), 131–138.

JANE URQUHART

Les rescapés du Styx

traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch

Fides, 2007, 412 p.

Je ne connaissais de Jane Urquhart que sa poésie, notamment *Les petites fleurs de madame de Montespan* (Triptyque, 2000, traduction de Nicole Côté). J'aimais cet univers raffiné et cette langue simple, et tout particulièrement cette mélancolie sereine qui se dégageait de lectures répétées.

J'ai retrouvé ces mêmes qualités dans son roman intitulé *Les rescapés du Styx*, mais ici, autant la langue est simple, autant l'univers qui s'y trouve brossé est complexe et, somme toute, un peu surchargé. L'auteure entrelace avec beaucoup de maîtrise des faits historiques vérifiables d'une part (l'exploitation des forêts dans la région de Kingston et la construction de bateaux-radeaux qui sillonnaient la rivière des Mille-Îles et le fleuve Saint-Laurent), ces faits historiques sont incarnés d'autre part par les réalisations de quelques familles qui ont dominé, jusqu'à l'apparition des bateaux à vapeur, et enfin, ces chantiers navals et certains membres de ces familles se retrouvent entremêlés en des relations d'intimité très fouillées, non pas tragiques mais agoniques.

Bref, Jane Urquhart propose un roman très réussi dans lequel s'entrecroisent divers réseaux de narration et se superposent divers niveaux de signification : une communauté de fondateurs d'entreprises du XIX^e siècle, disons les intraitables grands-pères ; à ce tableau social se greffe l'histoire intime de quelques personnages très bien campés, le plus souvent touchants, disons les enfants, les héritiers ; le présent de la narration ranime tout cet échafaudage complexe en « relisant » le passé à la lumière d'une réflexion très contemporaine sur le temps, les traces mouvantes du temps, la mémoire déformante qu'on en garde. L'auteure fait alors porter plusieurs casquettes de compétence à ses personnages, tantôt archéologue étudiant les vestiges d'habitation d'une île qui s'est retrouvée totalement ensablée, tantôt artiste-photographe captant l'état des lieux changeants de la nature environnante, tantôt psychologue scrutant les symptômes de l'avancée progressive de la maladie

d'Alzheimer dans les gestes quotidiens et le langage qui les signifie chez un amoureux clandestin de longue date.

Ce sont les personnages féminins qui dominent cet univers, faut-il s'en étonner? Annabelle et son rapport au père despotique, à son frère cadet, à la jeune domestique secrète qui deviendra l'épouse aimée de ce frère, sa complice dans l'exploitation d'un hôtel, son rapport à l'art également, etc. Cependant, et pour ainsi dire le portrait tout craché d'Annabelle, mais plus près de nous puisqu'elle nous apparaît plus jeune, l'héroïne Sylvia est tout particulièrement inoubliable, comme figée dans le temps, refusant autant que possible de fréquenter les gens et de risquer de voir son univers privé changer, craignant qu'un élément nouveau vienne troubler sa géographie personnelle; figée dans le temps, presque autiste, mais témoin très perspicace des va-et-vient des membres de la famille et surtout témoin intime de son amoureux qui perd très rapidement ses repères et les mots mêmes du quotidien (être aimé par quelqu'un qui vous reconnaît de moins en moins est une épreuve bien douloureuse). Sylvia a aussi une amie, discrète, non-voyante, et pour qui elle confectionne des cartes géographiques tactiles. Enfin, Sylvia épouse sur le tard le médecin de la famille, qui la surprotège et avec qui elle s'entend pour n'avoir aucune relation à caractère sexuel; ce mari reconnaît en elle une personne sensible, inadaptée et incapable d'établir des relations normales avec son entourage, et encore moins avec des étrangers. La suite prouvera qu'il n'en va pas tout à fait ainsi.

Andrew Woodman, son amoureux de jadis, l'objet de son « amour incurable » (p. 168), est un jour d'hiver découvert figé dans la glace par le jeune Jérôme McNaughton, un artiste-photographe. Afin de faire le deuil de cette disparition soudaine, Sylvia met en branle tout un scénario inattendu de la part d'une personne réservée comme elle: à l'insu de son mari, elle prend avec elle des cahiers écrits de la main d'Andrew dans le but de les faire lire à Jérôme, elle part seule pour la ville, saute dans un train, réserve une chambre d'hôtel... En quelques jours, elle réussit à établir avec Jérôme des échanges réciproques de confidences, et ici l'art de Jane Urquhart atteint vraiment des sommets de subtilité et d'efficacité. Bien des choses les séparent en réalité: l'âge, les mœurs, les lieux qu'ils habitent, tandis qu'une communauté de valeurs les rapprochent rapidement, un respect mutuel, une écoute attentive, etc. Jérôme vit avec la belle Mira, danseuse performeuse de son métier, avec qui Sylvia va vite sympathiser, à telle enseigne que Mira ira même jusqu'à lui conseiller de ne pas retourner vivre avec son mari, ce dernier

la maintenant enfermée dans une sorte d'engourdissement quotidien, figée dans le passé familial.

D'autres personnages gravitent autour d'eux, bien sûr, puisqu'il s'agit d'une saga familiale, mais Sylvia domine, et c'est un bonheur de la voir réapparaître au hasard des chapitres. C'est elle qui porte la moralité du récit ; elle est en quelque sorte le dévidoir qui enroule autour d'elle les fils du temps qui, autrement, se perdraient dans les méandres d'une mémoire insuffisante, déficiente, manquante. Par ailleurs, tout héritage n'est-il pas destiné à s'étioler ? L'écrivain est là pour en interroger les traces, ne serait-ce qu'en y infusant une bonne dose de mélancolie qui donne une épaisseur de sens à ce qui ne serait autrement que hasard, accident, solitude.

Un roman exceptionnel, quoique exigeant par moment, foisonnant, un peu trop complexe d'entrée de jeu, mais qui s'enroule pour ainsi dire autour de Sylvia et de son amant d'autrefois petit à petit privé de mémoire. Sylvia, en revanche, la cultivera jusqu'à plus soif.

Je cours vite lire le roman précédemment traduit chez Fides en 2005 : *Les amants de pierre*. En attendant, je vous fais lire certains extraits. Un roman est aussi une écriture porteuse, un style, et bien malin celui qui sait en rendre compte sans citer. Je retiens ce jour de pluie : « tout semblait pleurer dehors » (p. 45). Ou ce projet d'assécher des marais : « Il voulait, vous comprenez, essorer toute l'humidité du comté de Kerry » (p. 177). Ou encore cet amour incurable de Sylvia, vécu comme la maladie, au présent, et qui ébranle « par son insistance dans le temps présent, et par sa persistance à se rappeler à elle et à continuer à la hanter chaque matin au réveil – avec le chagrin. Cet amour avait toujours été, et continuait d'être, l'un de ses rares liens avec le présent » (p. 168). À son mari qui s'inquiétait que son épouse ait fugué, elle répond non sans ironie : « N'ai-je pas toujours été une personne disparue » (p. 347). Et à propos de son vieil amant qu'elle retrouve plusieurs années plus tard : « (...) je suis devenue une femme dont il ne pouvait se souvenir. Une femme qu'il n'avait jamais connue » (p. 381). Enfin, pour tenter d'expliquer, si possible, la rédemption amoureuse, malgré tout, en dépit de la mort : « Ce qui compte, c'est le miracle de la rencontre qui nous a réunis, le miracle de la vie que je n'aurais jamais vécue sans l'idée de lui, et le bras de cette idée reposant sur mon épaule » (p. 408). Je vous laisse sur cette évocation. Un roman à lire absolument.

Robert Giroux

MARC-ALAIN WOLF

Kippour

Triptyque, 2006, 266 p.

Le récit de Marc-Alain Wolf, *Kippour*, se lit avec intérêt et plaisir. La narration en est rigoureuse, la structure simple. Cela tient peut-être au fait que l'histoire paraît obéir à la règle des trois unités de la tragédie française classique. L'unité de temps, c'est celle du Kippour ou cérémonie du pardon, l'unité de lieu tient à l'espace restreint défini par la synagogue hispano-portugaise dite « Spanish and Portuguese » de Montréal et ses abords, incluant surtout la maison du protagoniste, Zaccharias Lemieux. L'unité d'action, enfin, est donnée par le grand motif de la recherche du père. Un père inconnu de Zaccharias, mais paré par lui de toutes les vertus et de l'aura qu'il refuse de prêter aux mâles du clan maternel, les Lemieux, ces grossiers paysans méprisés, abhorrés dès l'enfance. Très tôt dans sa vie, le protagoniste amorce donc une rupture avec sa société d'origine. Il commence alors à se créer insensiblement un mythe personnel qui le conduira, la plupart du temps à son insu, à se couper de sa famille maternelle, à s'isoler au sein de sa propre culture et à se mettre à la recherche de l'autre, de l'ailleurs, de la figure évanescence du père. C'est une sorte de malédiction, une souffrance plus ou moins avouée où l'amour-haine pour la mère joue sans doute un grand rôle. On pourrait être chez les Atrides! Mais le récit de Marc-Alain Wolf relève d'un tout autre monde...

En lisant *Kippour*, un lecteur non-initié découvre l'univers culturel juif, et c'est là un mérite à signaler. L'auteur sait ainsi capter l'attention du lecteur jusqu'à la fin du récit. En grande partie, cela tient à l'aspect didactique de son texte. La trame narrative sert de support à la dimension didactique au point qu'on croit parfois lire un reportage narrativisé, plus encore le rapport de recherche d'un ethnologue, et surtout une étude de cas. La personnalité du protagoniste est dis-séquée avec finesse par l'auteur qui travaille avec la précision d'un clinicien. Cela peut causer une certaine irritation malgré l'intérêt que suscite le livre.

À cet égard *Kippour* fait penser à certains romans historiques, ceux de Jeanne Bourin, par exemple. Il leur ressemble tant par la quantité et la qualité de l'information que par le plaisir que sa lecture produit. Certains lecteurs reprochent aux auteurs de cette catégorie de romans leur érudition, un reproche injustifié, ce me semble, parce que le plaisir de la lec-

ture que ces récits suscitent n'est pas qu'intellectuel. *Kippour*, comme tous les romans de sa catégorie, comme tous les récits à forte composante mythique, met en scène des types plutôt que des individus et sa structure narrative est dénuée de complexité... comme celle des grands mythes. À la synagogue, Zaccharias Lemieux, est flanqué de Goldstein l'Ashkénaze, Juif d'Europe de l'Est qui prie en Pollack et de Hazan, le Sépharade, l'« Oriental » qui est en réalité un Marocain. Le protagoniste se retrouve ainsi avec « un talmudiste à sa gauche et un cantor à sa droite. » Le rituel du grand pardon avec ses chants, ses prières, ses sermons, règle le déroulement du récit et ordonne le flot des souvenirs propres à chacun des trois participants.

Le lecteur aime ou n'aime pas ce type de récits où la structure narrative se met au service d'autre chose qu'elle-même. Qui plus est, Wolf n'échappe pas à la tentation de la « feel-good story » cher à l'optimisme américain. Les choses s'arrangent trop bien pour tout le monde à la fin. Zaccharias garde au fond de sa poche son article paru dans la prestigieuse revue *Nature* sur le Mémoneux. Le héros détient la recette magique, l'amulette qu'il caresse pour se rassurer. Le Mémoneux, médicament miracle, va redonner au vieillard amnésique en qui il reconnaît son père la mémoire perdue. Et lui, Zak, sera enfin reconnu comme son fils ! Le fils d'un homme qui a réussi : un hidalgo... en somme.

Décidément, on est loin de l'atmosphère de la tragédie. Les mythes, il est vrai, ont donné naissance à la tragédie, mais aussi... au conte merveilleux, le récit optatif. Toutefois, le roman de Wolf, avec sa curieuse histoire d'intégration à rebours, ne manque ni de pertinence ni d'à-propos en une époque marquée par les crises identitaires et les relations interculturelles parfois difficiles, en un temps où les religions prennent trop souvent valeur de refuge.

Marie Francœur

LAURENT-MICHEL VACHER

Une petite fin du monde – Carnet devant la mort

Liber, 2005, 199 p.

Il y a des lecteurs qui gardent à vue le *De amicitia* de Cicéron ou *L'instant de ma mort* de Blanchot pour s'aider à vivre d'une façon signifiante quand l'absurde, le chaos et la vie même découragent. *Une petite fin du monde* pourrait bien prendre place parmi nos viatiques. Liber a fait du triptyque de Laurent-Michel Vacher un livre agréable à manier et dont les blocs textuels : le *Carnet*, avec ses notes reportées en fin de chapitre, essentielles, captivantes, qui révèlent l'immense culture discrète de l'homme, les *Fragments autobiographiques* et *Mon vingtième siècle*, précédés d'une préface de Giovanni Calabrese qui met cette écriture en contexte, celui de l'amitié et de la mort éminente, s'équilibrent sereinement. Relisons ce livre à rebours.

Mon vingtième siècle, sous-titré : *Matériaux pour un projet* offre une liste d'œuvres et de créateurs, compositeurs, écrivains – romanciers et essayistes moins nombreux que les artistes –, peintres, artistes multidisciplinaires réunis par l'année de création ou de publication, de diffusion des œuvres. La liste s'arrête en 2002 avec le concerto *À quia* de Pascal Dusapin. De ce matériau, L.-M. V. écrit :

(...) dans mon esprit, les œuvres plastiques et musicales représentent des choix, renforcés par le système des astérisques, alors que les œuvres littéraires et autres titres de livres n'étaient que de simples points de repères. (p. 171)

Ce chapitre conclusif, chacun pourrait l'utiliser pour ses recherches, s'en inspirer, ainsi que le souhaite l'auteur. Malgré que la liste soit ouverte à toutes les transformations, et malgré que L.-M. V. décourage toutes nos rêveries dépitées sur la finitude, celle-ci, finie, avec ses étoiles, nous laisse devant son absence plus que tous ses développements sur la mort.

Les fragments, qui ont d'abord été une correspondance courriellée avec l'ami éditeur Giovanni Calabrese nous font fréquenter une mémoire trouée. On découvre comment Vacher est devenu journaliste, critique d'art, essayiste, comment l'enseignement enveloppe tous ces rôles. Le récit lacunaire progresse par boucles, l'anamnèse qui travaille par bonds associatifs entraîne le narrateur qui date, avec des fourchettes de cinq ans, ses rencontres décisives, ses associations – l'équipe de *Spirale*, de

Chroniques –, repasse par ses livres ; il inscrit en creux des indatables entraînés dans le mouvement d'une ferveur. La fonction de l'art dans la communauté, et un ultime développement sur l'indépendantisme, le malentendu mortifère, la confusion des esprits causés par son déguisement en souverainisme se loge naturellement dans ces fragments où L.-M. V. fait un bilan de son œuvre. Ce bilan ne renie rien. La cohérence de son histoire est organique ; elle ne relève pas d'un plan de carrière. La gratitude exprimée aux passeurs, aux aiguilleurs, aux camarades, révèle un fond de douceur, de politesse.

Laurent-Michel Vacher n'était pas familier de la forme carnet ; on suppose qu'il l'a choisie pour sa capacité d'accueillir un discours pensé en plans-séquences suffisamment achevés pour qu'on puisse le retoucher ou le laisser tel quel. Privées de datation, les pages du carnet n'ont pas d'avenir et c'est de cette privation essentielle du malade en fin de vie qu'il nous entretient. Les sujets qui recevront plus avant une élaboration substantielle s'annoncent par touches, à la troisième personne : questionnement sur la singularité de cet état de condamné, et des regrets. Trois discours plus longs vont se construire, l'un sur l'idéalisme, l'après-vie, les instances immatérielles, leur origine, leur collusion avec la métaphysique, un autre sur le politique considéré comme un outil, à manier collectivement, de règlement des problèmes par consultation des classes politiques et civiles et décisions réalistes, et un troisième sur les chemins ouverts par Freud. L.-M. V. consigne dans le *Carnet* les misères quotidiennes et les tentations – un nihilisme qui décoterait la vie –, déboute nos préjugés de sagesse impartie aux mourants et refuse à la mort tout mystère, toute sublimité. Nous la connaissons mal faute d'une thanatologie scientifique soulagée des mièvreries du spiritualisme. La pensée demeure vivace durant ce « témoignage » – ce mot que la psychologie populaire a vidé de l'intelligence qui le motive fait tiquer mais c'est le sien – malgré que L.-M. V. nous signale son déclin parmi les amoindrissements de l'humain mourant. La mort n'est qu'une butée qu'on ne peut ni refuser ni accepter. L'essayiste pose des questions, ose des hypothèses, objecte, largue les hypothèses, remet aux lecteurs la tâche de poursuivre, nous équipe en suggestions de lectures pertinentes. Fallait-il un état limite pour discuter dans l'espace public de l'affrontement occulté et inévitable des visions matérialistes et spiritualistes de la vie, de notre pauvreté lexi-

cale qui nous fait désigner avec les mots du religieux les faits du psychique ?

Ce retour sur lecture, pas plus qu'*Une petite fin du monde* n'est un tombeau cependant qu'il fait écho à un texte plus ancien paru chez Liber en 1996, *Dialogues en ruine*, qui en fut un. Dans ce dialogue fiction – ceux de Platon le sont aussi –, Laurent-Michel Vacher rendait hommage à la mémoire, à la pensée et à la parole de Jean Papineau. Deux voix conversaient, bousculant dans un mouvement vers le vrai les préjugés de la *doxa* populaire et les *topos* de la pensée savante. Nulle familiarité, mais le plaisir de l'idéation à deux que le sentiment confié de la perte vouûtait parfois. *Une petite fin du monde* fait l'économie du deuil, sauf à prendre en compte ceux des proches qui restent : la perte à venir est irréprésentable.

À lire cet exposé, où l'auteur demande aussi aux services de santé un *répondant principal* (p. 100) qui soulage le malade affaibli de la coordination des soins qui impliquent des spécialistes et des équipements éparpillés, on devient ou redevient des étudiants allumés et penauds qui questionneraient encore : « Comment considérez-vous le travail de Gunther von Hagens ? » Mais nous perdons notre peine. Le professeur Vacher a écrit son dernier cours dont voici les lignes finales :

Cette fois-ci, à moins que je ne mette fin à mes jours, ce n'est pas l'auteur qui va interrompre son manuscrit : c'est la maladie qui en décidera à ma place. Heureusement, on dirait bien qu'en somme juste assez de temps m'aura été accordé pour arriver, à peu de choses près, au terme de ce que je pouvais envisager d'écrire dans les circonstances où je me trouvais placé lorsque j'ai commencé. Peut-on dire merci au cours hasardeux des choses ?
(p.102)

Diane-Ischa Ross